



25 Août 2002

Il fait chaud en cet été 1944.

Certes, la température est élevée, mais c'est dans les cœurs et les esprits, qu'il faut chercher les traces de cette chaleur.

Occupée depuis plus de 4 ans, soumise au rationnement, à la censure, au travail obligatoire, mais aussi aux déportations politiques et raciales, aux exécutions de patriotes, à la loi de l'occupant que renforce un régime de collaboration, la France attend.

La France se prend à espérer.

Depuis le 18 Juin 1940, elle sait, comme l'a dit le Général De Gaulle, que rien n'est perdu. Elle sait, comme le martèle le Premier ministre Anglais, que «le jour se lèvera».

Et les victoires succèdent aux victoires.

Sur tous les fronts, depuis 1942, l'ennemi recule, en Afrique, en Russie, dans le Pacifique, plus près en Italie,

Le 9 Septembre 1943, la Corse, est le premier département métropolitain à être libéré.

Alors ce qui n'était qu'espoir devient impatience.

Impatience qu'enfin, l'ensemble du territoire soit libéré.

Le 6 Juin 1944, une formidable armada Alliée s'attaque à la forteresse Europe : 10 000 morts au soir du débarquement, mais le lent rouleau compresseur a entamé sa marche vers l'Ouest, sa marche victorieuse.

Le 12 août, une division blindée française a débarqué en Normandie.

A Koufra en 1940, son chef, Philippe Leclerc de Hautecloque, avait juré de ne s'arrêter que lorsque le drapeau Français flotterait sur les tours de la cathédrale de Strasbourg.

Le 15 Août, en Provence, débarque à son tour, la Première Armée Française aux ordres du Général de Lattre de Tassigny, alors que, dans Rome libérée, défile le Corps Expéditionnaire Français en Italie.

Commandé par le Général Juin.

Et cela, chacun le sait, rend l'attente encore plus lourde.

Face à ses espoirs, aux combats que mènent la résistance intérieure, dans le Vercors, au Mont Mouchet, sur le Plateau des Glières, l'ennemi se fait encore plus dur, encore plus répressif : à quelques heures de la Libération, il fusille au Mont Valérien, les convois partent de Drancy vers les camps de la mort, sa police torture et assassine.

Alors ce qui n'était qu'impatience devient exaspération.

Aux coups portés, répond l'application méthodique des plans initiés à Londres par le Conseil National de la Résistance :

renseignements, retardements, sabotages, tout doit être mis en œuvre pour gêner l'ennemi et faciliter la progression des forces alliées : noyautages des entreprises, des administrations, perturbations des réseaux de communication.

Tout doit être mis en œuvre pour le rétablissement de l'Etat et de la République qui n'a cessé d'exister, pour le retour du Droit et de la Justice.

Alors ce qui n'était qu'exaspération devient insurrection.

Le 19 Août 1944, l'ordre d'insurrection est donné par le Comité de Libération Parisien.

Les policiers s'enferment dans la Préfecture, le Colonel Rol-tanguy et ses FFI, depuis les méandres de son PC souterrain, coordonne les actions, dans l'espoir que les divisions alliées accourront au secours de Paris insurgé.

Les barricades fleurissent, les lieux stratégiques sont occupés, des postes de secours improvisés sont installés.

L'ennemi est harcelé, insécurisé, là où il y a quelques heures encore il faisait régner un ordre barbare et sans partage.

Mais Paris est un symbole, pour l'occupant comme pour le résistant ou le libérateur : la survie des uns dépend de la défaite de l'autre.

En quelques heures, le destin de la Capitale va se jouer.

Le général De Gaulle obtient des Américains, qui avaient imaginé contourner Paris, que la 2ème division Blindée se porte au secours des insurgés.

Déjà un avion a lancé dans la cour de la Préfecture de Police un message explicite : « tenez bon nous arrivons »

Alors l'insurrection devient espoir.

C'est finalement grâce au réseau de Corbeil-Essonnes que l'émissaire parisien pourra rentrer en contact avec les Alliés et l'Etat-major Français.

Car tout autour de Courcouronnes les Allemands s'arquent.

La plaine des Bordes à Bondoufle est truffée de défenses anti-aériennes qui protègent Brétigny, d'où décollent sans cesse les avions qui harcèlent les Alliés et renseignent les troupes au sol massées entre Corbeil, Ballancourt et Mennecey.

Le dernier rempart avant Paris ne doit pas céder.

Coûte que coûte, les ponts de Juvisy, de Ris-Orangis, de Corbeil doivent rester sous contrôle Allemand et éviter que le passage de la seine n'offre aux Alliés une route directe vers l'Est.

Les accrochages sont sérieux et meurtriers, les exactions commises aussi :

cinq jours seront nécessaires pour retrouver le corps de Gabriel Vervant, résistant Lissois assassiné pour avoir cru au renouveau de la Patrie.

En ce 24 Août 1944, peu de nouvelles circulent,

si ce n'est à la ferme du Bois-Briard, où l'on a appris par la Radio, désormais libérée de toute censure, que trois chars étaient entrés dans Paris :

« Champaubert, Montmirail et Romilly » et que, défiant les plans ennemis, toute une division les suivait en passant par l'Ouest.

Suprême fierté et suprême orgueil : une division Française libérait la Capitale.

Désormais, les combats se déplacent, la 5ème division américaine va faire sauter le dernier verrou et déferler sur la région.

Mais déjà le 24 au soir, le petit vacher qui ramenait les bêtes à la ferme depuis Saint Guénault, avait, au coin du bois de la Garenne, rencontré des « soldats américains qui parlaient français » et lui avaient demandé le nom du pays.

Ce sont des éclaireurs canadiens qui les premiers, au mois d'Août 1944, ramenèrent chez nous la Liberté, l'Égalité et la Fraternité.

Nous aurons aujourd'hui, en plus du devoir de mémoire et de reconnaissance à l'égard de tous ceux, avec ou sans uniforme, Français et Alliés, acteurs de la libération de notre Pays, une pensée particulière pour les soldats Canadiens qui participèrent, il y a tout juste 60 ans au raid sur Dieppe, et qui reposent en terre Française.

Aujourd'hui que sont ces espoirs devenus ?

Ces attentes, ces espoirs, nous devons aujourd'hui les prendre en compte, que les mêmes causes ne puissent plus jamais produire les mêmes effets, que l'histoire, qu'ensemble nous bâtissons au quotidien, soit le ciment d'une Nation où chacun trouve sa place, dès lors qu'il en accepte les règles démocratiquement établies, quelle que soit sa race, sa couleur, sa religion.

Le message que les survivants, les derniers témoins, et surtout ceux qui ne sont pas revenus, nous adressent est des plus simples à décrypter :

« Plus jamais ».

Plus jamais l'exclusion d'une partie de la société par une autre au prétexte d'une supériorité chimérique, plus jamais l'extermination programmée de l'autre à quelque motif que ce soit, plus jamais un monde en guerre totale pour satisfaire à la folie meurtrière d'une idéologie, plus jamais une jeunesse sacrifiée dans la fleur de l'âge alors qu'un monde nouveau est toujours à bâtir.

C'est à ce prix là que seront, enfin, satisfaits cet espoir, cette impatience, ce besoin de vivre et de vivre libres qui animaient celles et ceux qui refusèrent de vivre la tête baissée.

Permettez-moi de conclure ce petit mot par une pensée pour notre ami Raymond François, ancien Président de nos anciens combattants, qui se remet d'une importante intervention chirurgicale.

Nous pensons beaucoup à lui.

Merci.